

---

# NÉGOCIATIONS

ENTRE

CHARLES-QUINT ET KHEIR-ED-DIN

(1538-1540)

---

Le côté diplomatique des relations de l'Espagne avec l'Algérie, au début de l'établissement turc, est assez peu connu (1). L'historiographe de Charles-Quint, Sandoval, ne mentionne même pas celles qui eurent lieu entre ce monarque et le deuxième Barberousse, Kheir-ed-Din. Il n'en est question, pour la première fois avec quelque étendue et d'après des sources authentiques, que dans le tome XII de l'*Histoire d'Espagne de la Fuente*, où cet auteur a inséré sur la matière, des documents d'une véritable importance, empruntés aux archives de Samancas.

En 1538, Kheir-ed-Din était capitain-pacha des flottes ottomanes, et, pendant qu'il promenait le pavillon turc, en triomphateur, sur toute la Méditerranée, la Régence d'Alger était administrée par Hassan-Aga. Sous le commandement de ce chef habile, les corsaires algériens, poursuivaient avec une audace de plus en plus insolente le cours de leurs pirateries. Les côtes d'Espagne, surtout, étaient désolées par leurs brigandages; car, les Barbaresques ne se contentaient pas des profits de la course maritime, ils opéraient encore de fréquentes descentes sur la terre ferme. Le pillage, l'incendie, le meurtre venaient à leur

---

(1) Voir les négociations de Hassan Aga, Pacha d'Alger, avec le comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran. (*Revue Africaine*, IX. p. 379. V. Ferreras, *Hist. d'Espagne*, IX. 425.)

suite ; et, telles étaient leurs déprédations, que les Espagnols avaient été obligés de bâtir, sur les points les plus élevés des côtes d'Espagne, de Naples, de Sicile, des tours de veille dont on voit encore les ruines, et qui servent de points de reconnaissance aux navigateurs. Les Barbaresques devenaient tellement redoutables, qu'ils ruinaient tout le commerce de la Méditerranée. De toutes parts, Charles-Quint était sollicité de mettre un terme à leurs brigandages ; lui-même en sentait la nécessité.

Pour subvenir aux frais d'une guerre contre les corsaires d'Alger, l'Empereur demanda, en 1539, un subside au Pape, qui, voulant favoriser cette entreprise, accorda au monarque la moitié des revenus ecclésiastiques, et écrivit à ce sujet aux cardinaux de Tolède et de Burgos, à l'archevêque de Séville et à l'évêque de Cordoue (1).

Mais hésitant encore à entreprendre une expédition transméditerranéenne qui laissait le champ libre, en Europe, aux intrigues de François I<sup>er</sup>, Charles-Quint, avant de recourir à la force ouverte contre les Barbaresques, voulut tenter une négociation qui ne tendait rien moins qu'à enlever à la Porte ottomane le concours de Barberousse et des forces navales qu'il avait sous ses ordres.

La diplomatie de Charles-Quint était appropriée au génie de son époque et à sa profonde connaissance du caractère, des talents et des vices de ses ennemis. Il employa souvent avec succès la ruse, l'embauchage, la séduction et la corruption. Il savait combien l'or, en encourageant la trahison, était un puissant auxiliaire pour les armes et un moyen prépondérant de succès. Il crut donc pouvoir spéculer sur l'ambition bien connue du célèbre corsaire, en lui promettant la souveraineté garantie de tout le littoral africain. Charles-Quint serait arrivé par là à un double résultat : il aurait porté un coup mortel à la puissance maritime de Soliman, et aurait en même temps assuré la sécurité des côtes de la Péninsule.

Le rusé Capitan-Pacha fit semblant de prêter l'oreille aux avances de l'Empereur ; mais, en réalité, il tenait le Grand-

---

(1) Ferreras.

Seigneur au courant de toutes les phases de cette intrigue.

Les négociations, d'abord confiées à Alonzo de Alarcon, étaient commencées dès le mois de septembre 1538. Des rapports reproduits par La Fuente, en offrent l'historique (1). A travers les réticences et le vague calculé du langage diplomatique, on y entrevoit ceci :

— Kheïr-ed-Din demande à Charles-Quint de lui abandonner ou de l'aider à conquérir les territoires de Berbérie situés à l'est et à l'ouest de Bône ; il a la modération de n'élever aucune prétention sur Oran. — A ces conditions, il promettait d'abandonner le service du Grand-Seigneur, et s'engageait même à combattre pour l'Empereur, envers et contre tous.

Il semble que les Espagnols auraient dû s'étonner que Barberousse, qui avait préféré jadis la position subordonnée de Pacha, vassal de Constantinople, à celle de chef indépendant, et qui était arrivé alors à la plus haute dignité de l'empire ottoman, put attacher tant d'importance à la royauté d'un territoire qu'il avait abandonnée volontairement, au profit de son puissant suzerain. On ne voit pas cependant qu'aucun doute à cet égard soit survenu aux agents espagnols ; et le prince André Doria, qui paraît avoir dirigé toute cette affaire, n'y fait aucune allusion. Considérant seulement les embarras politiques de son maître et l'intérêt qu'il y a à affaiblir la puissance maritime de la Porte, le négociateur est d'avis d'accepter les conditions de l'accord, telles que Barberousse les posait, et bien qu'elles lui semblent passablement dures.

Ces négociations étaient poursuivies à Constantinople, par deux agents secrets : le docteur Romero et le capitaine Vergara.

La pièce la plus curieuse de cette étrange affaire est un rapport détaillé, écrit de Constantinople, en 1540, au prince André Doria, par le docteur Romero, qui lui raconte minutieusement ses tribulations politiques avec Barberousse et d'autres grands personnages de la Sublime Porte. Rien n'est plus propre que

---

(1) La Fuente, *Histoire d'Espagne*, t. XII. Voir aussi, sur le même sujet, l'appendice de *la Cronica de los Barbarojas*, de Francisco Lopez de Gomara, insérée dans le VI<sup>e</sup> vol. du *Memorial historico* de l'Académie royale espagnole, p. 202 à 206 et n<sup>o</sup> 46 de l'appendice.

cette pièce à donner une idée exacte de la diplomatie turque, qui fut celle d'Alger sous les Pachas. Faisons observer toutefois que sur le littoral barbaresque, les procédés ottomans s'étaient singulièrement raffinés et perfectionnés, à tel point que les négociateurs chrétiens les plus roués, les plus corrompus, les plus endurcis, les plus imprégnés de la quintessence de foi punique, trouvaient ici leurs maîtres et ne semblaient plus que de pauvres agneaux négociant avec des loups (1).

Le docteur Romero se trouva enveloppé dans un cercle d'intrigues subalternes qui lui cachèrent pendant un certain temps le double jeu de Barberousse; mais quelques avanies et deux ou trois emprisonnements, qu'on lui infligea sous différents prétextes, finirent par lui ouvrir les yeux, et la lumière se fit pour lui. Il comprit qu'il était joué. Il informa alors l'amiral Doria, dans le rapport en question, de ce qu'il appelle la *monstrueuse* trahison de Barberousse, qu'il expose en ces termes (2) :

Constantinople, année 1540.

« Très-excellent Seigneur,

« Outre le mémoire que j'ai envoyé de Prevesa (3), à la date du

(1) Nous n'avons jamais vu que nos négociateurs européens de l'époque eussent été les plus forts dans les luttes d'astuce et de perfidie qu'il fallait soutenir contre ces terribles diplomates africains, lesquels, en fait de traités, appartenaient à l'école du père du grand Frédéric de Prusse, de Frédéric-Guillaume, qui exprima un jour en public cette pensée digne d'un Pacha barbaresque :

« Un traité n'est pas plutôt conclu que les parties contractantes commencent à songer aux meilleurs moyens de le rompre. Je ne connais aucun traité que l'on observe : ainsi, quant à moi, j'avais promis solennellement à Pierre I<sup>er</sup> de ne pas l'abandonner et de ne jamais faire la paix avec la Suède sans sa participation ; et, cependant, cette promesse, je ne l'ai point tenue. » (Voir les *Curiosités des archives allemandes*, par le docteur Karl von Weber).

Nous sommes si naturellement portés à être sévères, nous autres Européens, à l'endroit des faits et gestes des musulmans, qu'il est bon de refréner ces tendances trop exclusives, en mettant en regard quelques analogies chrétiennes, qui doivent nous ramener à des sentiments plus indulgents et plus modestes.

(2) Documents relatifs aux Maures d'Espagne, de 1132 à 1751 (Lettre manuscrite n<sup>o</sup> 766), de la Bibliothèque du Gouvernement général de l'Algérie.

(3) Ancienne Nicopolis, située sur la rive septentrionale du golfe d'Arta (Albanie). Les Turcs l'avaient enlevée aux Vénitiens deux années auparavant en 1538.

18 octobre, et que Votre Excellence a reçu, d'après ce que m'assure le capitaine Vergara, et aussi la relation qu'il apporta de Constantinople, relation confuse, par suite de l'obscurité des affaires; — j'ai envoyé, le 19 mai, par Aguire, un rapport où j'établissais que mon emprisonnement avait fait découvrir la perfidie des négociations où Barberousse est engagé avec le Grand Turc, à l'encontre de Sa Majesté (Charles-Quint); j'y expliquais comment quatre galères, dont la destination définitive étaient Monastir, s'en allaient chargées pour Alger, de munitions, de rames, de boulets et de salpêtre; j'exposais qu'il importait beaucoup au service du roi qu'on s'en emparât, et que l'on arrivât aussi à la découverte de la monstrueuse trahison que Barberousse avait combinée.

« Hernanda de Segura, que j'ai envoyé à Votre Excellence l'aura informée de vive voix en lui faisant connaître la véritable situation des choses, qui est celle-ci :

« Il est convenu entre le Grand Turc et Barberousse que celui-ci mettra son souverain en possession des places et territoires qui lui ont été promis de la part de Votre Excellence; puis, avec la plus nombreuse et puissante flotte que le Grand Seigneur pourra réunir, il fera prendre Tunis et y établira le sultan Mahamet, son deuxième fils, le fera roi de toute la Berbérie, le maintiendra dans cette position; et passera ensuite à la côte de Valence et d'Andalousie pour emmener le plus de Mudejares que l'on pourra et repeupler Tunis avec ces musulmans tirés d'Espagne — entreprise que les Maures de ces régions ne sont guère disposés à empêcher. Or, de Tunis transformé de la sorte, on ferait facilement tout le mal possible à la chrétienté. Votre Excellence doit savoir que toutes les terres que Barberousse a conquises en Berbérie font hommage au Grand Turc et sont sa propriété.

« Ce qui précède et ce qui va suivre a été connu ainsi :

« Un traître appelé Ocaña, personnage dont Vergara vous rendra compte, est parti de Castel-Nuovo. Cet homme, étant chez Barberousse, s'est vanté que s'il n'avait pas abandonné la dite place et n'avait pas communiqué à Kheïr-ed-Din les avis qu'il lui donna, Castel-Nuovo n'aurait pas été pris. Le grand amiral,

informé de cette vanterie, chassa Ocaña de sa présence, et celui-ci se retira chez une autre personne qui était également de Castel-Nuovo et que l'on appelle Alexandro Cavaller, fils de maître Juan Cavaller, médecin qui résidait à Rome. Ocaña, étant en traitement pour une main, apprit par un Juif, qui avait été domestique du contador Juan de Vergara, qu'il avait vu le capitaine Vergara aller avec moi ; et aussitôt Alexandro, Ocaña et le Juif se réunirent et allèrent en faire part à Soliman Pacha, vice-roi de Constantinople, et cauteleusement je fus conduit prisonnier devant lui : on me demanda alors, de livrer le capitaine Juan de Vergara, qui était venu à Constantinople comme espion ; car, disait-on, on l'avait vu avec moi.

« Je niai connaître cette personne, et promettant à Soliman Pacha que si j'apprenais quelque chose sur elle, je le lui ferais connaître, il ordonna de me lâcher, pour que j'allasse à sa recherche.

« J'allai aussitôt trouver Barberousse et lui fis savoir mon arrestation. Il me dit de me tenir tranquille et de le laisser faire, ainsi que Soliman Pacha, qui insistait pour que Vergara parût ; et pour cacher à Soliman Pacha ses négociations, il lui fit dire par ses chaouchs que je savais où était cet homme qu'il fallait que je le livrasse ; et il me laissa mettre en prison.

« Alexandro et Ocaña faisaient tous leurs efforts auprès de Soliman Pacha pour que Vergara fut livré, mais il ne parut point parce que Barberousse avait écrit secrètement une lettre à Soliman Pacha, lui disant de ne pas se mêler de ses négociations, attendu qu'il savait bien que de Prevesa il avait envoyé au Grand Turc les lettres relatives aux dites négociations avec les chrétiens, et que puisque le Grand Turc avait connaissance de tout, il devait, lui, Soliman, ne pas s'entremettre là-dedans. Cette lettre fut écrite par Ali, jeune garçon de la maison de Barberousse, et elle fut portée à Soliman Pacha par Sujabey.

« Ocaña et Alexandro, voyant qu'ils ne pouvaient découvrir Vergara par cette voie, allèrent trouver Sotufi Pacha, qui était en chasse avec le Grand Turc, dont il est le beau-frère, et ils lui rendirent compte de ce qui se passait. Le Grand Turc fit expédier aussitôt deux lettres, l'une adressée à Soliman Pacha et

l'autre à Barberousse, afin qu'en tout cas parut ce Vergara qui était en mon pouvoir ; et cela arriva au moment où Barberousse était sorti en compagnie pour recevoir le Grand Turc, qui revenait de la chasse.

« Je fus molesté une autre fois par une arrestation et conduit devant Soliman Pacha, et comme je continuai à nier, je fus ramené en prison. A son retour, Barberousse ayant appris mon emprisonnement, écrivit par Sujabey une lettre au Grand Turc, lui disant qu'il savait bien que Alarcon avait été parler à Sa Majesté au sujet des négociations ; qu'il n'ignorait point ce qui se passait ; qu'il avait reçu de Prevesa des lettres des chrétiens, l'informant que ceux-ci avaient repris les négociations dans lesquelles Vergara, qu'on me réclamait, se trouvait mêlé ; qu'enfin il espérait mener tout à bonne fin, mais qu'il fallait que les pachas restassent étrangers à cette affaire. Il prit ensuite toutes les lettres de Votre Excellence, celles de Juan Gallego, la longue lettre d'Alarcon, que Vergara avait vue dans ma chambre, et la lettre de Sa Majesté sur ces affaires ; puis, les ayant enveloppées dans un mouchoir, il les donna à Mosen Hamon, Juif, médecin du Grand Turc, pour que celui-ci vit par là qu'il lui avait dit la vérité sur ces négociations. Satisfait de cette communication, le Grand Turc fit cadeau à Barberousse d'un riche kaftan, et moi je fus délivré de ma prison.

« Vergara fera rapport à Votre Excellence de ce qu'il a entendu à ce sujet de la propre bouche de Morat aga.

« Après que nous eûmes découvert ces négociations secrètes entre Barberousse et le Grand Turc, leur existence nous fut de nouveau confirmée par Scandel aga, Gênois, et par d'autres personnages principaux du palais, dont quelques-uns sont restés chrétiens en secret. Nous apprîmes aussi de quelle manière Barberousse fait savoir au Grand Seigneur ce qu'il veut qu'il connaisse : il envoie Morat aga à un Ragusain, Aga qui se tient à l'intérieur des appartements du Grand Turc, et transmet à ce dernier les paroles de Morat aga. Ces deux agas s'étant jurés une amitié toute fraternelle, il en résulte que le Ragusain fait part au Grand Turc de ce que veut Morat aga, sans que les pachas en sachent rien, car ces négociations sont faites en dehors

du Conseil, et tenues secrètes, puisque personne ne voit ces entretiens.

« Par le motif qu'il a été corsaire, Barberousse inspire si peu de confiance, qu'il ne sort pas avec une escadre sans qu'un autre pacha ou sandjak ne l'accompagne. Lors de l'expédition des châteaux de Calabre, Tuphi-Pacha sortit avec lui ; dans celle de Prevesa, ce fut Soliman-Pacha ; et, à celle de Castel-Nuovo, il y avait quatre Sandjaks. Et pour le cas où il entreprendrait un autre voyage, on est venu dire que Rustem-Pacha, gendre du Grand-Turc, ou Mahomet-Pacha lui seront adjoints.

« Or, penser qu'ainsi accompagné, Barberousse puisse disposer d'une seule galère, c'est impossible ; parce que le personnel de ces galères se compose des janissaires du Grand Turc : il ne peut d'ailleurs disposer de rien ; Salah raïs, Caïd Ali, Fucinan raïs, Tabaco raïs, Hossain, Chebeli, et tous les autres capitaines de galères, dans les flottes, sont mariés à Constantinople et y ont leurs familles.

« S'ils consentaient à ce que Barberousse passât de notre côté, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques seraient massacrés. V. E. appréciera donc qu'il avance une chose impossible en prétendant qu'il pourra sortir d'ici avec sa famille.

« Ses serviteurs sont tous disséminés dans des emplois de kaïds et mariés. Son fils a épousé, ce mois de mai, une fille de Cacum (Kassem) pacha, qui est des principaux habitants Constantinople, et dont la famille est très nombreuse. Sa fille s'est mariée, au mois d'avril, avec Moustafa Chelibar, son neveu, qui reçoit un traitement du Grand Turc. On ne peut donc imaginer qu'il puisse tirer facilement tout ce monde d'ici ; les y laisser, c'est les exposer, eux et leurs serviteurs, à être passés au fil de l'épée.

« Quant à faire quelque chose au préjudice des Turcs, Barberousse ne le fera pas, car je certifie à V. E. qu'il est plus musulman que Mahomet.

• Comment croire qu'il tiendra la parole qu'il a donnée, lui qui toute sa vie y a manqué en toute circonstance ? Dans le peu de temps qui lui reste (à vivre), il ne faut pas supposer qu'il la tiendra. Sous les apparences de l'amitié, il a tué le roi d'Alger et

s'est emparé de ses Etats. C'est avec les mêmes apparences qu'il est entré à Cherchel et à Tunis. Il disait, dans cette dernière circonstance, qu'il amenait le frère de Moula Hassan, comme roi de Tunis, et il a gardé le royaume pour le Grand Turc, qui, si ce n'avait été pour lui-même, ne lui aurait pas donné une flotte, ni même une galère.

« Si Barberousse prétend qu'il a cessé d'être actif (contre les chrétiens), ou qu'il a fait quelque chose pour le service de S. M., il dit une fausseté ; car, si à Prevesa il n'a pas poursuivi (les conséquences de) sa victoire, c'est que le temps était dur et mauvais, qu'il faisait déjà nuit et que Fucinan raïs et le Juif lui criaient de toutes leurs forces : Où vas-tu ? Reviens, et rallie tes galères, de peur que le prince (Doria) ne se refasse et te mette en déroute ! Quant à attaquer avec des barques, il n'était pas de force, ayant peu de monde et nous, ayant de nombreux arquebussiers.

« S'il dit qu'à Castel-Nuovo il resta sept jours sans faire donner la batterie, on peut répondre que c'est parce qu'il n'avait pas assez de monde, tant que les sandjaks n'étaient pas venus, et qu'il n'y avait alors d'arrivé que Veli-Bey, le sandjak de Castel-Nuovo. D'ailleurs, il lui fallut les sept jours en question pour établir les pièces avec lesquelles il battit la place (1).

« S'il dit que, pour le bien de la paix, il a fait appeler trois fois le capitaine Zembrana à Raguse, on peut lui répondre que c'est une ruse de guerre, de se servir (ainsi) de ses ennemis. Quant à ce qu'il voulait faire, on ne le sait pas.

« S'il dit que, lorsqu'il descendit, après la prise de Castel-Nuovo, au cap de Sainte-Marie, étant informé par ... Sanchez des intentions de V. E., il n'a pas voulu mettre son monde à terre, on est en droit de lui répondre que c'est faux ; que c'est parce que le temps commençait à se gâter, et qu'il eut peur de la côte, et aussi du seigneur prince (Doria), qu'il savait être à Otrante avec 43 galères, et que s'il avait mis du monde à terre, si peu que ce fût, il aurait laissé sa flotte sans défense, parce

---

(1) V. *Fondation de la Régence d'Alger*, tome 2. - p. 45, le Siège de Castel-Nuovo.

qu'il avait perdu beaucoup de monde à Castel-Nuovo et que les sandjaks n'avaient pas voulu recruter des matelots.

« S'il dit que, par égard pour les négociations entamées avec V. E., on n'a pas fait d'armement naval cette année, c'est encore faux ; car, nonobstant l'ordre qui avait été donné d'armer, les marins disaient publiquement qu'ils étaient ruinés et exténués de fatigues depuis que lui, Barberousse, était venu en Turquie, et qu'il n'y pas moyen de supporter un tel état de choses ; qu'il n'y avait qu'à faire la paix avec Venise et qu'il n'y aurait pas besoin alors de réunir une *flotte* ; ajoutant une infinité d'autres raisons, qui contribuèrent à empêcher ledit armement. V. E. sera informée comment la peste et l'incendie de l'an dernier à Constantinople, furent aussi grandement cause de la ruine du peuple, et de ce qu'il ne pût payer les impôts.

« Pour ce qui est de votre venue avec ces galères, V. E. saura que Morat aga, vient de la part du Grand Turc, et que, dans le cas où quelqu'un refuserait de lui obéir, il apporte l'étendard et le pouvoir de sandjak du Grand-Seigneur, et que, comme tel, il sera obéi. Il apporte commission de capitaine-général de toute la flotte du Levant, et s'il trouve Coveto ou Dragut rais et tout autre, en se rendant à Modon, il doit les emmener avec lui, attendu que la paix étant faite avec Venise, il n'y a pas de motif pour qu'ils restent dans l'archipel, ainsi que les fustes qui y ont cherché un refuge, dans la crainte de la flotte de V. Ex.

« Morat aga, a les pouvoirs du Grand Turc, et il a parlé en cette qualité à ceux de Gelves (Djerba), notamment au cheickh et au caïd Ali, fils du Viscaino, et à Mahamet, fils du cadi de Gelves, pour qu'ils aient à s'allier au Grand Turc. Ces gens étaient décidés de se rendre auprès de S. M. pour la supplier de les protéger. Si Morat aga, n'arbore pas publiquement l'étendard de sandjak, c'est parce qu'il pense que V. E. doit lui livrer les territoires et les places, il apporte le pouvoir de Barberousse, comme Vergara le dira à V. E. Quant à penser que donner un créneau à Barberousse, ce n'est pas le donner au Grand Turc, que V. E. ne le croie pas. La trahison machinée entre eux est si monstrueuse, qu'elle serait pire que celle du comte Julien, et de l'évêque Opas.

Il résulte de ceci qu'au moment où Charles-Quint croyait avoir amené Barberousse à trahir le Grand Seigneur, c'est lui-même qui était joué par Barberousse, lequel n'avait jamais dit un mot ni fait un pas, dans toute cette négociation, sans en informer son suzerain et sans son agrément. Le but était d'obtenir ainsi la remise volontaire des places que les Espagnols occupaient alors dans la Régence d'Alger et le royaume de Tunis. Barberousse les aurait reçues pour lui, en apparence, et en aurait aussitôt fait hommage au Grand Seigneur. La ruse était assez bien ourdie et aurait probablement réussi, sans les avis du docteur Romero.

Après cet échec diplomatique, il ne restait plus à Charles-Quint qu'à faire appel à la force ouverte. Il se décida donc à diriger en personne, en 1541, cette expédition contre Alger, qui eût une issue si fatale pour les armes espagnoles.

E. WATBLED,  
Dr MONNEREAU.